

In visite au Portugal au plus fort de l'espoir



Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

Une visite à l'Externate da Torre (Lisbonne) où Anne-Marie et Ligia pratiquent les techniques Freinet.

Mai 1974. Deux semaines après le coup d'état libérateur et la dissolution de la P.I.D.E., la police politique, Lisbonne connaît toujours une atmosphère de fièvre. Dans la rue on s'arrache les journaux et en particulier le premier numéro de l'*Avante*, organe du P.C. Défilés, rassemblements, floraison de tracts et d'affiches témoignent d'une liberté retrouvée. Des inscriptions à la bombe appellent tous à célébrer le premier mai rouge ou à faire la chasse aux agents de la P.I.D.E. embusqués. Il y a dans l'air une ivresse de vacances. Dans l'air et dans les écoles, car aucun établissement n'est resté à l'écart du grand chambardement et les élèves, plus vite que les adultes, ont des idées précises des

changements à promouvoir : supprimer le carcan d'examens nombreux, tâtilons, encyclopédiques (des révisions portant sur plusieurs années), créer des conseils d'élèves dans les établissements, limiter la sélection, adopter la semaine de cinq jours...

Dans la banlieue de Lisbonne, je rends visite à Anne-Marie et à Ligia qui ont fait fonctionner pendant quatre ans dans une semi-clandestinité une école Freinet. Semi-clandestinité, car au moment des inspections il fallait cacher les journaux scolaires et fermer à clef la pièce qui abrite des imprimeries scolaires.

C'est une école privée. Dans le public, les maîtres sont fichés. Anne-Marie est bien payée pour le savoir : il lui a suffi d'assister à un festival de la jeunesse à l'étranger pour être expulsée de



Les élèves ont des idées précises des changements à promouvoir.



Quand l'inspecteur passait on fermait l'imprimerie.

l'enseignement officiel. D'ailleurs la rigidité des traditions scolaires dans les écoles urbaines y interdit toute innovation : course contre la montre pour avaler le programme et présenter des élèves à une entrée dans le secondaire qui se fait par un examen très sélectif, proche du concours.

C'est une école privée pour enfants de riches. Elèves aussi infortunés que fortunés puisque, chez eux, les jouets et les gadgets sont distribués en surabondance et masquent des carences affectives ou des névroses possessives. Les parents ? Pas indifférents, au contraire. Aidants, sensibles mais profondément désemparés, angoissés dans une société de façade. Clientèle privilégiée ? Ah non ! proteste Anne-Marie. La pédagogie Freinet avec des enfants de classe populaire, neufs, avides, un rêve ! Ici, ce qu'on offre ne déclenche plus de motivation chez une enfance blasée. Nostalgie de l'île déserte qui permettrait à tous de reconstruire à partir des vrais besoins...

ANNE-MARIE. — Depuis plusieurs années, Ligia et moi parlions de faire quelque chose ensemble et on s'est mis d'accord pour faire une petite école. C'était, il y a cinq ans, en 1969. On a commencé par un petit groupe de trente élèves, à la maternelle. On a convenu d'agrandir l'école chaque année, d'une classe par an. On s'est installé dans la maison que mon père m'avait laissée. Comme tu vois, c'était une grande maison à trois étages, la plupart de mes frères étaient partis à la guerre, la maison était donc libre. L'école s'est agrandie d'une classe par an, en même temps, nous faisons les travaux d'aménagement pour ces classes. L'école a grandi avec les enfants. Maintenant, nous avons une centaine d'enfants pour trois années maternelles et trois années primaires. L'année prochaine, nous ouvrons la quatrième année, et nous couvrons ainsi tout le cycle élémentaire.

ROGER. — *Cela te fait donc, environ, une moyenne de quinze par classes. Tu as commencé avec des amis ; comment as-tu recruté tes adjointes ?*

ANNE-MARIE. — C'était des amis qui ont rassemblé l'argent. Nous étions cinq pour ouvrir cette école.

ROGER. — *Mais auparavant avais-tu fait classe ailleurs ?*

ANNE-MARIE. — Oui, j'avais déjà fait classe, mais pendant dix ans j'ai été interdite d'enseignement pour des raisons politiques. Avant cela, j'enseignais au lycée, mais ce n'était pas vraiment ce que je souhaitais faire, je préférais m'occuper des petits enfants.

ROGER. — *Et les dix années pendant lesquelles tu n'as pas pu enseigner, c'était de 1960 à 1970 ?*

ANNE-MARIE. — Oui, tout de suite après mes études universitaires, j'ai fait classe pendant deux ans, mais j'ai été chassée de l'enseignement parce que j'avais participé au festival mondial de la jeunesse en Union Soviétique. On a commencé l'école avec trente élèves et deux éducatrices. C'était très bien cette année-là d'avoir tant d'enfants dans cette maison.

Un psychiatre dans l'école

ROGER. — *Et ton amie psychiatre intervenait comment ?*

LIGIA. — J'organisais des réunions de maîtres et j'intervenais aussi auprès de chaque élève en difficulté ; j'avais une clientèle adulte et je me suis rendu compte que de plus en plus il était nécessaire d'intervenir au niveau des écoles et mon action, en dehors de cette école touche même d'autres écoles.

ROGER. — *Il y a eu tout à l'heure, une réunion de maîtres à laquelle tu as assisté. Je n'ai pas pu la suivre entièrement puisqu'elle se tenait en portugais. Peux-tu me dire dans quel cas particulier tu es intervenue ?*

LIGIA. — Aujourd'hui, nous avons examiné quatre cas. Nous avons deux cas très difficiles. Un garçon de onze ans très intelligent qui a déjà subi beaucoup de tests avec un Q.I. très élevé ; nous travaillons avec lui depuis deux ans car il a une grave difficulté pour écrire. Il parle très bien, il lit couramment, mais il n'écrit rien, il a déjà fait une rééducation avec un rééducateur, il a vu des psychologues et maintenant nous ne savons pas comment le sortir de sa difficulté. Il voudrait écrire, mais il est bloqué. Il sait copier, mais il est bloqué dès qu'il veut écrire personnellement. Il dit par exemple : « Je veux faire un texte », il écrit mais après personne ne peut le lire, lui-même ne peut pas se relire ; c'est un problème de symbolisation

qui nous apparaît très difficile. Nous n'avons rien au Portugal qui puisse nous apporter des conseils sur ce plan.

ROGER. — *A quel moment s'est fait le blocage ?*

LIGIA. — Il a commencé par être alphabétisé au Canada, et il a beaucoup de difficulté avec sa mère. Sa mère pense qu'il est débile et il joue alors son rôle de débile pour satisfaire sa mère. Le problème principal c'est cela, la fixation à sa mère.

ROGER. — *Est-ce que vous pouvez avoir une action thérapeutique sur la mère ?*

LIGIA. — Elle a déjà parlé à un psychanalyste.

ANNE-MARIE. — Mais elle n'était pas contente car elle ne voulait parler que de son enfant et elle ne voulait pas que le psychanalyste s'occupe d'elle. C'est le cadet de la famille, les autres sont tout à fait normaux, mais à l'égard de ce cadet, elle est très agressive et l'enfant est devenu très dépendant d'elle. Quand il est venu chez nous, il ne savait même pas lire. Maintenant il lit mais pour écrire, nous n'avons pas pu avancer, alors nous nous sommes adressées à une camarade du groupe, Rosalina, qui fait de la rééducation de l'écriture.

LIGIA. — Puis nous avons un autre cas. C'est le cas de Denis. C'est un enfant dont le père s'est tué quand il était très petit, sa mère est aussi très perturbée. L'enfant a onze ans, il est très retardé et maintenant il parle continuellement de la mort en classe et il fait des crises d'hystérie.

ANNE-MARIE. — Sa mère dévalorise son travail surtout dans l'ancienne école où il était auparavant et où elle ne cessait de dire : « Tes institutrices sont toutes les mêmes, elles ne font rien pour toi. » Quand elle a su qu'il y avait une école un peu plus libre ici, elle l'a mis de force dans notre école alors qu'il ne tenait pas tellement à changer d'école. Lorsqu'elle l'a amené à l'école, Ligia n'était pas là à ce moment et moi je ne me suis pas aperçue du problème. J'avais cru pouvoir aider cet enfant et je constate maintenant que j'ai fait une erreur. L'enfant ne voulait pas venir ici et il aurait fallu persuader la mère de le maintenir à l'ancienne école. Il a onze ans, il est dans un groupe d'enfants de huit ans et cela crée beaucoup de difficultés à sa maîtresse.



Sa mère dévalorise son travail.

ROGER. — *Et pourquoi ne l'as-tu pas mis dans le groupe des enfants de dix-onze ans ?*

ANNE-MARIE. — Mais je n'en ai pas encore, tu sais nous n'en sommes qu'à la troisième année scolaire.

LIGIA. — Je pense que ce type d'enfant a besoin d'être dans un milieu d'enfants plus âgés et non d'enfants plus jeunes. Nous avons aussi un autre cas, un enfant de quatre ans qui ne parle pas. Il parle seulement avec les gestes mais il commence à parler.

ANNE-MARIE. — Oui, nous commençons à le faire parler et nous parlons avec lui de sa maison, de sa famille.

ROGER. — *Dans ton école, en fin de compte, il y a autant de thérapie que de pédagogie à faire ? Combien de cas, sur la centaine d'enfants, avez-vous qui relèvent d'un traitement ?*

LIGIA. — Nous considérons qu'il y a à peu près 40 % d'enfants qui relèvent d'un traitement.

ANNE-MARIE. — C'est parce que nous avons beaucoup d'enfants de familles brisées, de divorcés, de gens d'une société comme la nôtre qui est très fermée mais en même temps très libre. Il y a beaucoup de mères qui travaillent et qui ne peuvent pas tellement s'occuper de leurs enfants.

Présenter les techniques Freinet aux parents

ROGER. — *Tu as essayé d'introduire des méthodes nouvelles et tu es arrivée aux méthodes Freinet. Comment cela s'est-il fait ? Comment avez-vous fait accepter ces méthodes aux parents et aux maîtres ?*

ANNE-MARIE. — Pour les parents, nous avons fait beaucoup de réunions au début de l'année. Les premiers enfants qui sont venus ici étaient des enfants de parents qui nous connaissaient déjà. Ils ont entendu parler de notre projet de faire une école d'un autre genre. C'était presque des amis. Ils nous disaient : « Ah ! avec vous ils seront bien. » On a fait, presque pendant deux mois, des réunions très fréquentes avec les parents. Nous leur expliquions ce que nous allions faire et ce que nous pensions de l'école en général. Ensuite pendant trois années on a discuté avec les parents de façon assez régulière des problèmes de pédagogie, de psychologie et d'apprentissage en même temps que des attitudes à prendre à l'égard des enfants. C'était surtout Ligia qui parlait parce qu'elle connaît très bien tous ces problèmes. Cette année, il n'y avait presque pas d'élèves nouveaux ; et nous avons changé un peu notre méthode de faire. Nous avons juste recruté des enfants de trois ans et dont les parents disent qu'ils connaissent un peu l'esprit de notre école. Au lieu de faire des réunions plénières, nous les invitons à tour de rôle s'ils le désirent à venir assister à nos conseils de maîtres comme tu l'as vu tout à l'heure (trois parents sont venus). Jeudi, Ligia recevra les mêmes parents en tant que psychanalyste. Généralement, c'est soit les parents qui demandent à prendre contact avec nous soit nous-mêmes qui souhaitons voir les parents parce qu'une situation s'est créée avec leurs enfants. Nous avons arrêté les réunions systématiques et nous avons dit aux parents : maintenant vous savez déjà beaucoup de choses, vous pouvez lire aussi, voici des ouvrages et si, individuellement, vous avez encore des problèmes venez nous voir individuellement. A la place des réunions d'information, nous avons invité les parents à assister au travail de leurs enfants en classe.

ROGER. — *Vous avez fixé un jour de la semaine pour cela ?*

ANNE-MARIE. — Non, ils prennent simplement rendez-vous. Certains jours, ils viennent assez nombreux. Ils se répartissent dans les classes avec la maîtresse et puis nous les réunissons ensuite dans une grande salle et nous discutons avec la totalité des parents.

ROGER. — *Est-ce que vous avez retiré des avantages de ces réunions ?*

ANNE-MARIE. — Oui, ça a permis à tous ceux qui travaillent ici de parler et pas seulement à Ligia et à moi. Les maîtresses ont acquis plus d'assurance et ces réunions constituent maintenant une sorte de motivation de leur travail. Actuellement on est en train de préparer une réunion au cours de laquelle on va projeter un montage qui permettra de mieux comprendre le travail des enfants. Et ce montage ils le font tout seuls.

ROGER. — *Du côté personnel, vous n'avez donc plus de difficultés actuellement ?*

LIGIA. — Si, nous avons beaucoup de difficultés pour recruter des maîtres, lorsqu'il se présente des volontaires nous donnons la priorité à ceux qui manifestent d'abord une bonne relation avec les enfants.

ANNE-MARIE. — Généralement Ligia et moi nous parlons avec la personne qui se présente. Puis la formation se fait ici sur place, nous travaillons ensemble dans des classes. Car Ligia aussi bien que moi nous prenons très facilement en main une classe et nous travaillons avec les enfants ce qui sécurise beaucoup les personnes qui arrivent.

ROGER. — *Les maîtres restent généralement combien d'années dans cette école ?*

ANNE-MARIE. — Tous les maîtres qui sont ici, sont là depuis

l'ouverture de l'école. Il n'y a qu'une maîtresse qui va partir l'année prochaine parce qu'elle attend un autre enfant.

Freinet au Portugal

ROGER. — *Comment as-tu fait connaissance de la pédagogie Freinet ?*

ANNE-MARIE. — Je suis accoutumée depuis une quinzaine d'années aux idées de Freinet, parce que j'ai connu l'introductrice de Freinet au Portugal qui était Madame BORGES. J'ai connu Maria BORGES l'année où j'ai été obligée de quitter l'enseignement. J'ai suivi un des cours qu'elle avait organisés. Pendant que j'étais éloignée de l'enseignement je me suis alors occupée de mes propres enfants et j'ai lu tous les écrits de Maria BORGES, tous les livres qu'elle recommandait.

ROGER. — *Tu as donc commencé la pédagogie Freinet avec tes propres enfants ?*

ANNE-MARIE. — Non, parce qu'il est très difficile d'éduquer ses propres enfants dans la pédagogie Freinet.

LIGIA. — Oui, c'est très difficile de faire l'enseignement à ses propres enfants.

ANNE-MARIE. — J'ai continué donc de lire et je me disais toujours que si j'allais reprendre la classe, si on me permettait à nouveau d'enseigner, j'essaierais ces méthodes-là.

ROGER. — *Tu as aussi fréquenté un certain nombre de stages et de congrès Freinet ?*

ANNE-MARIE. — Oui, je suis allée à un stage dans les Pyrénées en 1970.

ROGER. — *Avais-tu vu fonctionner des classes en France ?*

ANNE-MARIE. — Non, parce que ces stages se tenaient généralement pendant les vacances. Ce stage avait lieu à Aragnouet. Il était très réussi et quand nous sommes revenus chez nous nous avons envie alors de faire beaucoup de choses avec le petit groupe qui s'était constitué autour de moi. L'année d'après on a invité les quelques amis de France qui étaient au stage d'Aragnouet à venir chez nous, ici au Portugal et on a fait ici un petit stage.

ROGER. — *Tout cela vous deviez le faire, alors, de façon clandestine ?*

ANNE-MARIE. — Non, nous avons évité de faire de la publicité dans les journaux mais des réunions pédagogiques nous avions quand même la possibilité de les faire. Ça c'est passé dans une maison particulière de sorte qu'il n'y avait aucune manifestation extérieure qui aurait pu attirer l'attention sur les participants.

Liberté ou laisser-faire ?

ROGER. — *Quand on vit dans votre école on a tout à fait l'impression d'être dans une école Freinet car les relations sont sensibles, affectueuses, les enfants sont libérés. Pourtant, généralement le reproche que l'on fait à notre pédagogie c'est de ne pas être assez exigeante, assez efficace, est-ce que vous rencontrez le même type de reproche des parents ?*

ANNE-MARIE. — C'est cette question que nous sommes précisément en train d'étudier car maintenant la relation est très bonne entre les maîtres et les enfants mais nous avons quelques difficultés à obtenir que sur certains points les maîtresses présentent une certaine exigence car c'est un peu dans le tempérament portugais de laisser-aller, de tolérer trop de choses. Elles ont laissé le traditionnel et elles ont l'impression maintenant que lorsqu'elles systématisent un peu les connaissances, elles retournent au traditionnel.

LIGIA. — Pour ma part, je crois que cela vient essentiellement de ce qu'elles sont trop jeunes, si tu leur parles de liberté elles ne comprennent pas que ce n'est pas simplement une tolérance mais aussi une exigence à l'égard de soi-même. Pour elle la liberté c'est un peu l'anarchie. Cette notion de liberté est même difficile pour moi et je comprends très bien qu'elles soient tentées par l'anarchie.

ROGER. — *Est-ce que vous avez parlé de ce problème avec les maîtres ?*

ANNE-MARIE. — Oui, c'est aussi un peu de ma faute, parce que moi, je ne sais pas m'imposer, parce que je crois aussi que je dois me comporter à leur égard comme je souhaite qu'elles se comportent avec les enfants et j'évite donc trop de raideur. En ayant à leur égard cette attitude d'acceptation je ne donne pas l'impression d'avoir un projet et donc je n'ai pas une réponse de leur part à ce projet.

LIGIA. — La seule solution me semble être de laisser une grande liberté aux enfants et aux maîtres dans leurs projets mais après d'être exigeant pour la réalisation, la présentation de ce projet. De sorte que c'est à travers la forme que nous allons peut-être faire sentir aux enfants les besoins de l'effort, du dépassement de soi. C'est ici la plus grande difficulté que nous ayons ; les enfants, un peu comme les adultes, ne comprennent pas la nécessité de s'attacher à un projet, de le terminer, ils vont d'un projet à l'autre et ils ne sont pas convaincus de la nécessité de certaines systématisations. Oui, au début de l'année, tout démarre très bien, on fait des plans de travail et on remplit les plans de travail et au bout de deux ou trois mois, ça tombe.

ROGER. — *Est-ce qu'on ne pourrait pas avec les parents, se mettre d'accord sur un certain nombre d'exigences qui trouveraient aussi des correspondances dans la vie familiale ?*

LIGIA. — Ici, c'est très difficile parce que les parents donnent tout aux enfants ; ce sont des enfants très protégés.



Ils sont surprotégés.

Quand la richesse stérilise

ANNE-MARIE. — A force d'être gâtés, les enfants et les parents ne tiennent pas compte des efforts de la vie scolaire, par exemple un journal scolaire, pour eux ne signifie pas grand chose. Ils ont des revues, des magazines, des albums. Je suis sûre qu'avec des enfants de milieu populaires on obtiendrait de bien meilleurs résultats sur ce plan.

ROGER. — *Alors la coopérative scolaire n'a pas beaucoup de sens dans ton école ?*

ANNE-MARIE. — Pour avoir de l'argent, nous pouvons en avoir très facilement, les enfants ont de l'argent tant qu'ils veulent, mais ils ne voient pas l'utilité de consacrer cet argent à une activité scolaire. Par exemple : cette année, nous avons dit aux enfants vous n'apportez rien de chez vous, nous allons installer une espèce de coopérative à l'école pour acquérir les objets dont nous avons besoin. Ça a marché pendant un certain temps mais du fait que les ressources d'argent venaient de la famille et non pas de leurs propres activités, la motivation n'était pas celle qu'on aurait connue dans un milieu populaire.

ROGER. — *Est-ce que vous n'avez jamais essayé de trouver des motivations dans la correspondance scolaire ?*

ANNE-MARIE. — Nous avons essayé d'introduire la correspondance scolaire dans notre école, mais c'est assez difficile. Nous avons deux classes qui font de la correspondance mais alors qu'en France le courrier est très rapide, ici il est beaucoup plus lent et les habitudes familiales sont presque celles du téléphone beaucoup plus que celles de la correspondance. C'est pourquoi en classe la motivation pour la correspondance est très réduite.



Tous les enfants étaient survoltés...

ROGER. — *Est-ce que vous ne pensez pas qu'une correspondance plus lointaine que celle que vous pratiquez actuellement par exemple : des échanges de lettres avec des jeunes portugais qui sont en France pourraient donner plus de motivations à votre correspondance ?*

ANNE-MARIE. — Oh ! oui, nous souhaiterions vivement entrer en relation avec des écoles qui permettraient ou faciliteraient de semblables échanges.

ROGER. — *Quelles ont été les répercussions dans votre école des événements du 25 avril ?*

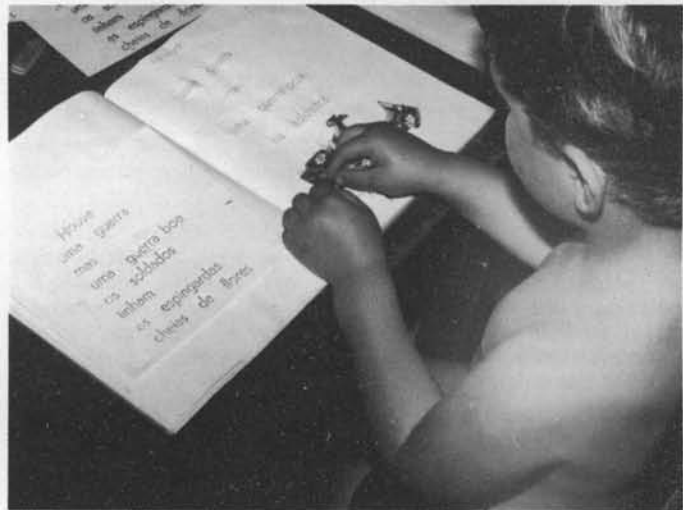
ANNE-MARIE. — Tous les enfants étaient survoltés et maintenant nous avons encore beaucoup de peine à obtenir une concentration d'esprit normale. Les enfants sont fortement affectés par ce qui se passe dans la rue, par les discussions familiales, par les journaux et nous avons très rapidement eu des poèmes des enfants.

ROGER. — *Est-ce que tu pourrais nous traduire quelques-uns des poèmes ?*

ANNE-MARIE. —
LA GUERRE

Il y a eu une guerre.

Mais une bonne guerre, les soldats avaient des fusils pleins de fleurs.



C'était une bonne guerre.

JOIE ET TRISTESSE

Je suis contente de tout ce qui est arrivé mais pas d'une chose, mon oncle était à la guerre et il est mort. Les prisonniers peuvent sortir de la prison mais ceux qui sont morts ne peuvent pas sortir de la mort. La guerre est finie je suis contente, mais le plus beau serait que mon oncle soit encore vivant.

Catarina, 6 ans



Mon oncle était à la guerre et il est mort.

LE MAUVAIS REVE

*J'ai eu un mauvais rêve
les gens devaient partir pour la guerre pour sept ans
on m'a donné
un uniforme,
un fusil,
et des bottes qui faisaient mal aux pieds.
Un garçon de dix ans
était le commandant*

*et m'a obligé de faire des courses
dans les champs,
je suis parti pour la guerre
On m'a mis dans un train
et on m'a dit :
Monsieur Pedro
le fusil sert pour défendre et pour attaquer,
j'ai eu peur
et je me suis réveillé.*

Pedro, 7 ans

Je retrouve Anne-Marie et Ligia, quelques heures plus tard, pour la réunion du groupe portugais d'école moderne qui se tiendra dans son école à 22 heures et se prolongera tard dans la nuit. En attendant, José m'emmène prendre le frais à Cascais. La route passe à proximité de la prison sinistre de la P.I.D.E. où la gestapo portugaise internait ses suspects. José et sa femme l'ont connue à tour de rôle. Pour des motifs futiles comme la création d'une coopérative culturelle légale éditant des œuvres littéraires de jeunes auteurs. Le plus dur ? Préparer leur fils de huit ans à l'idée d'être brusquement privé de ses parents et de vivre avec cette hantise. Mais entre suspectés, internés et ex-internés, jouent l'entraide, l'astuce et la fraternité, même aux limites de la provocation : un pique-nique géant organisé dans le bois qui entoure la prison, un défilé de voitures klaxonnantes.

Ces choses sont dites simplement, sans vanité, sans vantardise. Anne-Marie conclut : « Vois-tu, on aimerait autant ne pas être cités dans un journal ou une revue. Tant d'autres ont fait plus que nous au prix de leur vie. Nous ne sommes pas des martyrs. Simplement des sursitaires de l'espoir. »



Pas des martyrs... Des sursitaires de l'espoir.